

Interstice

Septembre 1970, Denver au Colorado

Après avoir encore dû déménager à cause de loyers impayés, j'ai quand même fini par retrouver un nouveau petit chez moi. Ce n'est vraiment pas grand ici, c'est même assez étroit et surtout ce n'est pas lumineux du tout, mais au moins j'ai un toit au-dessus de la tête. Ça fait à peu près un an que je vis là. C'était ma dernière solution de vivre ici, dans cette espèce de cagibi poussiéreux. Je n'ai plus envie d'être à la rue. Les voisins d'à côté sont tellement bruyants, c'est seulement un mur qui divise leur maison de mon chez moi. Les murs sont si fins que j'ai l'impression de vivre chez eux et, avec eux, tant les cloisons ne sont pas isolées. Il y a même un tout petit trou dans le mur ! Par lequel je vois la chambre d'un bébé ! C'est vraiment en piteux état ici. Je pense que c'est une petite famille qui vit de l'autre côté de ce mur, j'entends souvent leur bébé pleurer, j'ai cru entendre son nom, Léna, comme moi, je m'appelle Léna aussi. Mais moi, contrairement à eux, je suis très discrète. Je n'ai même pas de réveil pour me lever le matin, de toutes façons j'entends celui de la chambre des parents. Je n'aime pas faire de bruit et déranger les autres. A choisir je préfère vivre seule. D'ailleurs, depuis très jeune j'ai habité seule, mon père est parti quand j'avais 4 ans et ma mère était alcoolique, je restais toute la journée enfermée dans ma chambre, d'où mon habitude d'habiter dans des petits endroits. À 12 ans, je suis partie de la maison, laissant derrière moi une belle enfance que je n'aurai, dans tout les cas, jamais connue, mais que j'espérais tant et une mère qui était autrefois une femme d'affaires qui a, peu à peu, croulé sous les dettes des jeux d'argent que l'on pouvait trouver au café du coin et qui s'est noyée dans le whisky. Alors j'ai fui, sans me retourner et j'ai avancé dans ma vie, seule, toujours seule. Tous les matins, vers 8H, j'entends la voiture du couple partir pour, je pense, aller déposer leur fille à la crèche. Je ne revois pas la voiture avant 18h-19h j'imagine qu'ils sont à leur travail toute la journée. Moi je n'ai plus d'emploi. Avant d'habiter ici, je vivais dans une maison à Mill Valley en Californie. Elle était petite aussi mais, quand même plus grande que là où j'habite maintenant. J'avais un jardin où je faisais pousser des tulipes. Je travaillais dans un petit snack le "good sunday eat" un nom complètement con, on n'était même pas ouvert le dimanche. Je me suis fais virer du snack pour "faute professionnelle", mon collègue a commencé à me traiter de folle qui, je cite, "méritait d'être enfermée de force". Je n'ai pas pu m'empêcher de lui balancer de l'huile chaude au visage, on avait des différents avec ce collègue, des opinions trop différentes pour travailler ensemble visiblement. Je me suis fais virer, il m'était impossible de payer mon loyer. J'ai déménagé et je me suis retrouvée là, à Denver.

Lorsque la petite famille quitte la maison et qu'il n'y a plus personne pour faire du bruit et me gêner, j'ai l'impression que mon petit espace de vie s'agrandit et change, il devient plus lumineux, plus spacieux, plus moderne, je peux entendre une douce musique qui provient d'un poste radio, je vois un réveil qui donne l'heure, une

table à manger, un lit 2 places, tout ce dont je rêve et que j'aimerais avoir, mais bon ce n'est que dans ma tête. Et lorsque je vois sur le réveil que c'est l'heure, et que le couple et leur jolie petite fille vont rentrer, la vision de la belle maison que j'arrive à imaginer, disparaît et redevient mon ridicule et petit chez moi. Mais parfois, pendant la nuit il m'arrive encore d'avoir cette impression, de vivre dans cette maison calme sans bruit et bien rangée.

10 mars 1971

En ce moment le bébé Léna fait ses dents, j'ai donc très peu dormi. 8H30, silence de l'autre côté de mon mur, il n'y plus personne autour de moi. J'ai une nouvelle fois l'impression et la vision d'une belle maison dans laquelle je peux vivre seulement quelques heures. 17H30 cette vision ne me quitte pas, je ne reviens plus dans mon cagibi ce soir. Je ne pourrais pas dire si je ne veux pas ou si je ne peux pas. Je déambule dans les couloirs de cette immensité d'imagination que je vois, j'ai même l'impression que je peux la toucher, sentir son odeur, je danse, je ris, et je retourne à ma vraie vie, il me semble qu'il est déjà 18H15.

5 novembre 1977

Après ma journée de boulot à l'usine, je vais chercher ma femme, Elène, à son salon de coiffure où elle travaille et ensuite Léna, notre fille, à la garderie. On rentre à la maison, mais chaque soir lorsque l'on passe la porte pour rentrer, nous avons de moins en moins envie de vivre ici. Elène dit que cette maison a un passé ou un présent qu'on ignore et qui mériterait que l'on déménage. Sur certains points, je suis assez d'accord avec elle. Lorsque qu'on rentre à la maison, il y a une odeur différente. En plus Léna dort mal, elle nous dit que quelqu'un l'a regardé dormir, qu'elle entend une respiration à coté d'elle et qu'elle a l'impression que quelque chose bouge de l'autre côté du mur. Je lui ai dit que c'est sûrement des souris mais rien de plus. Sa mère la croit, moi je pense qu'elle fait seulement des cauchemars. Ça va, ça arrive à tous les enfants non ?

18H27, encore une fois, en pénétrant dans la maison, une odeur imprègne les lieux, mais ce soir il n'y a pas seulement que cela, on entend des pas, ce n'est pas dehors, ce ne sont pas des souris. Quelque chose se déplace dans ma maison. Je dis aux filles de retourner se cacher dans la voiture. À pas de loup, je commence à fouiller la maison. Je regarde de partout, dans tous les recoins de la maison, même ma propre ombre m'effraie. Et là j'entends, j'entends le parquet craquer dans la chambre de notre fille. Je prends un couteau dans la cuisine et je cours en direction de la dernière chambre du couloir. Le couloir qui lui, semble s'étendre plus j'avance vers son bout. Même les tableaux accrochés aux murs s'étirent jusqu'à se déformer à en devenir flippant. Devant l'entrée de la chambre je retiens mon souffle une dernière fois, j'ouvre la porte en vitesse, et je vois la chambre de ma fille sans dessus dessous, son lit est déplacé et derrière lui, un interstice, assez grand pour que je puisse voir des pieds qui se fauillent rapidement ! Dans ma tête je dis "putain l'ancienne cheminée condamnée". A voix haute je cris "HE! DEGAGE!". Et cette fois

un visage sort du trou. Le visage d'une femme, les yeux écarquillés et globuleux, rouge, la peau blanche presque comme le plâtre, mais pourtant en partie recouverte de poussière et de cendre. Elle me sourit. Jamais de ma vie toute entière je n'avais vu un sourire comme le sien, il s'étire jusqu'à ses yeux, ses lèvres sont gercées, à tel point que plus son sourire s'étend, plus la peau de ses lèvres s'ouvre et saigne. Ses dents sont marron-foncé presque noires, et ses cheveux noirs longs, plus qu'emmêlés. Son regard et tout ce qui assemble son visage ressemble à un réel cauchemar, une folie pure que je ne pensais jamais voir chez quelqu'un. Ce moment ne dure qu'une demi-seconde. Mais pour moi il dure une éternité, son visage s'est gravé dans mes pupilles et je ne peux plus m'en défaire. Bordel elle vivait là, de l'autre côté de ce mur. Mais depuis combien de temps ?! Léna ne mentait pas. Soudain, d'un bond, elle sort de sa cachette, court vers moi, je cours à mon tour. Elle réussit à attraper ma veste, je l'enlève à toute vitesse, la femme tombe au sol et se met à hurler, un cri si aigu et si fort qu'il me déboussole. Je réussis à sortir et claque la porte derrière moi. Elène a déjà appelé la police, ils sont là.

Extrait du journal du 07/11/1977 - *The Denver NEWS*

"Une femme âgée de 27 ans, retrouvée dans la cheminée condamnée d'une maison du quartier de Larimer Square. Elle vivait là depuis 8 ans. Le propriétaire de la maison a su décrire la femme aux policiers : "Je courais pour sortir de la maison, et lorsque je suis arrivé devant la porte, je l'ai vu courir dans le sens inverse et sans se retourner elle est de nouveau allée se cacher". Quand il n'y avait personne dans la maison, elle sortait de la cheminée et passait la journée dans le reste de la maison, elle dormait dans le lit des propriétaires, mangeait les restes des repas, etc. Les médecins pensent qu'elle est atteinte de paranoïa, schizophrénie et du trouble dissociatif de l'identité. La police a retrouvé dans sa cachette, un coussin, une couverture, des cigarettes et des fioles de whisky."

Clarisse Kechichian